



**HAL**  
open science

## Loimos-430 versus CoViD-19

Sylvain Perrot

► **To cite this version:**

Sylvain Perrot. Loimos-430 versus CoViD-19. Bulletin de l'ARELAS-CNARELA, 2020, 40, pp.142-158. halshs-03086252

**HAL Id: halshs-03086252**

**<https://shs.hal.science/halshs-03086252>**

Submitted on 5 Jan 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



## Dossiers d'étude pour l'enseignement des langues anciennes

*La Peste d'Athènes (détail), François Perrier, huile sur toile, 72x97,5 cm, vers 1640  
(Musée des Beaux-Arts de Dijon, © photo François Jay)*

# ARELAS

## CNARELA

Bulletin n° 40  
Année 2020  
ISSN 0249-6631

## SOMMAIRE

<b>Éditorial</b>	p. <a href="#">5</a>
<b>I. Vie de l'association</b>	
Membres du bureau	p. <a href="#">7</a>
Compte rendu de l'AG de l'ARELAS-CNARELA du 11 janvier 2020	p. <a href="#">8</a>
Rapport financier	p. <a href="#">13</a>
Compte rendu de l'AG de la CNARELA du 26 janvier 2019	p. <a href="#">15</a>
Activités pédagogiques	
- dans la presse: exposition <i>Super muris</i>	p. <a href="#">27</a>
- Dossier Olympiades 2020	p. <a href="#">28</a>
<b>II. Conférences et communications</b>	
Liberté et servitude dans le monde romain	p. <a href="#">36</a>
<i>par Michel Humm</i>	
Dangers, aventures, connaissances : les héros et la mer chez Homère	p. <a href="#">57</a>
<i>par Luana Quatrocelli</i>	
Les Grecs par-delà les murs : inscriptions et échanges culturels	
dans le monde grec antique	p. <a href="#">68</a>
<i>par Sylvain Perrot</i>	
L'enseignement du grec en France	p. <a href="#">91</a>
<i>par Delphine Viellard</i>	
<b>III. Documents pédagogiques</b>	
Une nouvelle figure de l'affranchi : étude des paragraphes LVII et LVIII du <i>Satiricon</i>	p. <a href="#">99</a>
<i>par Olivier Autelin</i>	
Oraux et écrits de latin et de grec organisés pour les élèves volontaires	p. <a href="#">110</a>
Programme limitatif pour l'enseignement de spécialité de littérature	
et langues et cultures de l'Antiquité en classe terminale	p. <a href="#">121</a>
Séquence sur le programme de terminale à la rentrée 2020	
Méditerranée – arts	p. <a href="#">129</a>
<i>par Alice Hopfner-Sauvanaud</i>	
Programmes de l'agrégation 2020	p. <a href="#">138</a>
<b>IV. Antiquité et actualité</b>	
Loimos-430 <i>versus</i> CoViD-19	p. <a href="#">142</a>
<i>par Sylvain Perrot</i>	
Compte rendu : CÉSAR, <i>Guerres</i>	p. <a href="#">159</a>
<i>par Benoît Laudenbach</i>	
<b>Bulletin d'adhésion</b>	p. <a href="#">163</a>

## ANTIQUITÉ ET ACTUALITÉ

LOIMOS-430 *versus* CoViD-19

Sylvain Perrot

CNRS

Université de Strasbourg – UMR 7044 ArcHiMèdE

Les épidémies ont traversé l'histoire, suscitant autant le désarroi des gouvernants que l'inspiration des écrivains. Alors même que le mot est d'origine grecque, le sens qu'il a aujourd'hui témoigne d'une forte évolution sémantique. Hippocrate emploie le terme pour désigner une maladie qui certes s'abat sur un peuple (*ἐπί/δῆμος*), mais les maux qu'il décrit ne correspondent pas à ce que nous appelons une épidémie, c'est-à-dire une « maladie, contagieuse ou non, qui attaque un très grand nombre de personnes » (Littré). D'ailleurs, selon le même dictionnaire, la pandémie est une « maladie qui attaque à la fois un grand nombre d'individus habitant un même lieu », alors que dans le vocabulaire journalistique il se confond avec une forme de mondialisation de l'épidémie. Mais à l'origine, Hippocrate s'intéressait à des maladies localisées, donnant à *ἐπιδήμιος* le sens de « relatif à une population donnée ». Les *Épidémies*, un recueil de sept traités composés par un médecin du cercle hippocratique ayant vécu en Grèce du Nord, montrent le souci de lier la maladie aux conditions environnementales et saisonnières, notamment à Thasos. En somme, les épidémies antiques sont en réalité très localisées et concernent généralement des maladies récurrentes. Ce que nous appelons « épidémie » était caractérisé en grec par *λοιμός* et en latin par *pestis*, un terme qui a longtemps servi d'hypero-

nyme de toute maladie infectieuse, avant de caractériser la tristement célèbre peste noire, ou peste bubonique (*Yersinia pestis*), qui frappe l'Europe dans les années 1347-1352, mais aussi, on l'oublie souvent, Marseille en 1720 avec une rechute en 1722.

Parmi les multiples articles parus sur l'épidémie du CoViD-19 (*COronaVirus Disease* 2019), quelques contributions ont eu un regard rétrospectif, que ce soit en rappelant les épidémies historiques ou en donnant des conseils de lecture de grands textes inspirés par ces crises sanitaires (voir en fin d'article). L'archétype de ces récits, oscillant entre histoire et littérature, a été fixé par Thucydide dans sa description du fléau qui frappe Athènes dans les années 430-426, au début de la guerre du Péloponnèse (II, 47-54). Ce texte magistral, que tout antiquisant a croisé à un moment ou à un autre, prend une résonance particulière dans les circonstances actuelles et montre à quel point la littérature antique peut toujours se montrer très actuelle. Ce moment d'anthologie a éprouvé la sagacité des commentateurs sur différents points, en particulier les relations que Thucydide pouvait entretenir avec Hippocrate et ses disciples ainsi que l'identification de la maladie, au point qu'on a parfois pu en négliger les qualités stylistiques. Il est vite devenu un modèle du genre et a servi de référence à d'autres auteurs antiques : Lucrèce en donne sa propre

version en hexamètres latins à la fin du dernier livre inachevé de son *De natura rerum* (VI, 1138-1286 : voir en fin d'article), et d'autres auteurs latins s'en inspireront quand il s'agira de décrire des maladies, comme Virgile dans les *Géorgiques* ou Lucain<sup>1</sup>. L'influence de Thucydide est encore manifeste chez Procope de Césarée dans la narration qu'il fait de la maladie qui se répand dans l'empire de Justinien en 529-530, avec tant de virulence que l'empereur lui-même est touché et que le pape Pélage II décède : c'est le premier cas historique avéré de peste bubonique<sup>2</sup>. Dans le domaine grec, on peut encore suivre la marque thucydidéenne dans le récit que l'empereur Jean VI Cantacuzène fait de la peste qui s'abat sur Constantinople au début de son règne, en 1347. Je voudrais faire ici une synthèse de ces différentes études, en proposant quelques éléments de commentaire au fil du texte, que je donne dans l'édition et la traduction de Jacqueline de Romilly (Belles Lettres).

#### Déclenchement de l'épidémie (II, 47)

Καὶ ὄντων αὐτῶν οὐ πολλὰς πω ἡμέρας ἐν τῇ Ἀττικῇ ἢ νόσος πρῶτον ἤρξατο γενέσθαι τοῖς Ἀθηναίοις, λεγόμενον μὲν καὶ πρότερον πολλαχόσε ἐγκατασκήψαι καὶ περὶ Λῆμνον καὶ ἐν ἄλλοις χωρίοις, οὐ μέντοι τοσοῦτός γε λοιμὸς οὐδὲ φθορὰ οὕτως ἀνθρώπων οὐδαμοῦ ἐμνημονεύετο γενέσθαι. οὔτε γὰρ ἰατροὶ ἤρκουν τὸ πρῶτον θεραπεύοντες ἀγνοίᾳ, ἀλλ' αὐτοὶ μάλιστα ἔθνησκον ὄσω καὶ μάλιστα προσῆσαν, οὔτε ἄλλη ἀνθρωπεῖα τέχνη οὐδεμία· ὅσα τε πρὸς ἱεροῖς ἰκέτευσαν ἢ μαντεῖοις καὶ τοῖς τοιοῦτοις ἐχρήσαντο, πάντα ἀνωφελῆ ἦν, τελευτῶντές τε αὐτῶν ἀπέστησαν ὑπὸ τοῦ κακοῦ νικώμενοι.

[Les Lacédémoniens] n'étaient encore que depuis peu de jours en Attique, quand l'épidémie se mit à sévir parmi les Athéniens ; et l'on racontait bien qu'auparavant déjà le mal s'était abattu en diverses régions, du côté de Lemnos entre autres, mais on n'avait nulle part souvenir de rien de tel comme fléau ni comme destruction de vies humaines. Rien n'y faisait, ni les médecins qui, soignant le

mal pour la première fois, se trouvaient devant l'inconnu (et qui étaient même les plus nombreux à mourir, dans la mesure où ils approchaient le plus de malades), ni aucun autre moyen humain. De même, les supplications dans les sanctuaires, ou le recours aux oracles et autres possibilités de ce genre, tout restait inefficace : pour finir, ils y renoncèrent, s'abandonnant au mal.

Dès les premières lignes, Thucydide indique que le mal n'a rien d'une épidémie au sens d'Hippocrate : il n'est pas endémique d'Athènes, mais il vient de l'Est, et c'est une constante dans la description des épidémies que cette transmission d'Orient en Occident : le CoViD-19 n'aura pas échappé à ce phénomène. La mention de Lemnos a une fonction géographique, mais le lecteur grec connaissait les mythes associés à l'île, et notamment celui selon lequel Aphrodite avait infligé à l'île une odeur insupportable pour punir les femmes qui négligeaient son culte<sup>3</sup>. C'est à Lemnos également que Philoctète a été abandonné sur la suggestion d'Ulysse et qu'il a vécu confiné, alors que sa blessure au pied lui causait une terrible souffrance, admirablement mise en scène par Sophocle en 409 : il n'est pas impossible que le dramaturge ait été inspiré par ce qu'il a vu à Athènes quelque vingt ans plus tôt.

Thucydide annonce immédiatement l'ampleur du mal à venir, en donnant une des causes immédiates, conformément à sa méthode historique : la maladie est inconnue des médecins, qui ne sont pas en mesure de la diagnostiquer et donc de la traiter, ce qui répond au souci d'Hippocrate de mettre en œuvre un savoir médical qui repose sur l'étude de cas cliniques. Au cœur de la démarche hippocratique se trouve le pronostic, auquel un traité un consacré, qui consiste à anticiper l'évolution de la maladie sur un patient. Dans le cas présent, les médecins sont désemparés, car le mal vient d'ailleurs. En re-

<sup>1</sup> D. van Mal-Maeder, « La peste, les dieux et les hommes : cheminements d'une tradition », *Études de lettres* 1-2 (2010), 39-60.

<sup>2</sup> La « peste antonine », dont Galien décrit précisément les symptômes, était probablement une épidémie de variole ou une maladie avoisinante.

<sup>3</sup> [Apollodore], *Bibliothèque*, I, 9, 17.

vanche, contrairement à la médecine hippocratique qui repose sur l'idée que le mal se produit à la suite d'un dérèglement des humeurs de l'individu, Thucydide est le premier à comprendre que la maladie se transmet, énonçant par là le principe de la contagion : cette intuition, qui n'avait pas encore été formulée, est issue de l'expérience : plus on côtoie les malades et plus on a de risques de tomber malade soi-même. En somme, les médecins modernes se sont retrouvés au moins en partie dans la même situation que les médecins athéniens : une maladie inconnue, dont il a fallu déterminer l'origine et surtout la famille (en l'occurrence, les « virus à couronne »).

Enfin, cette introduction montre que l'historien ne fait pas seulement un récit factuel, mais qu'il cherche à dramatiser sa narration<sup>4</sup> : les médecins renoncent à trouver un remède, tandis que les invocations aux dieux restent sans effet. Rien d'étonnant à ce que l'origine du mal soit attribuée aux dieux dans l'Antiquité, que l'on soit dans un système polythéiste ou monothéiste. C'est précisément sur ce point que s'achève la description de l'épidémie, ce qui montre que Thucydide a construit ce morceau de bravoure sur une structure annulaire, où il affiche une certaine distance critique voire ironique avec les croyances de ses contemporains. Là encore, la mention de l'oracle n'est pas fortuite, puisque les maladies qui frappent les mortels peuvent être dues à la colère d'Apollon (il suffit de penser aux premiers vers de l'*Iliade*) ou trouver une solution dans la consultation de la Pythie (on songe cette fois à l'*Œdipe Roi*)<sup>5</sup>. Par conséquent, s'il s'efforce de donner un compte-rendu objectif de la situation, Thucydide exploite les ressources littéraires et l'imaginaire culturel à sa disposition.

#### Diffusion de l'épidémie (II, 48)

Ἡρξάτο δὲ τὸ μὲν πρῶτον, ὡς λέγεται, ἐξ Αἰθιοπίας τῆς ὑπὲρ Αἰγύπτου, ἔπειτα δὲ καὶ ἐς Αἴγυπτον καὶ Λιβύην κατέβη καὶ ἐς τὴν βασιλέως

γῆν τὴν πολλήν. ἐς δὲ τὴν Ἀθηναίων πόλιν ἔξαπιναιῶς ἐσέπεσε, καὶ τὸ πρῶτον ἐν τῷ Πειραιεῖ ἦψατο τῶν ἀνθρώπων, ὥστε καὶ ἐλέχθη ὑπ' αὐτῶν ὡς οἱ Πελοποννήσιοι φάρμακα ἐσβεβλήκοιεν ἐς τὰ φρέατα κρῆναι γὰρ οὐπω ἦσαν αὐτόθι. ὕστερον δὲ καὶ ἐς τὴν ἄνω πόλιν ἀφίκετο, καὶ ἔθνησκον πολλῶ μάλλον ἤδη. Λεγέτω μὲν οὖν περὶ αὐτοῦ ὡς ἕκαστος γιγνώσκει καὶ ἰατρὸς καὶ ἰδιώτης, ἀφ' ὅτου εἰκὸς ἦν γενέσθαι αὐτό, καὶ τὰς αἰτίας ἄστινας νομίζει τοσαύτης μεταβολῆς ἰκανὰς εἶναι δύναμιν ἐς τὸ μεταστῆσαι σχεῖν· ἐγὼ δὲ οἶόν τε ἐγίγνετο λέξω, καὶ ἀφ' ὧν ἂν τις σκοπῶν, εἴ ποτε καὶ αὖθις ἐπιπέσοι, μάλιστα ἂν ἔχοι τι προειδῶς μὴ ἀγνοεῖν, ταῦτα δηλώσω αὐτός τε νοσήσας καὶ αὐτὸς ἰδὼν ἄλλους πάσχοντας.

Celui-ci fit, dit-on, sa première apparition en Éthiopie, dans la région située en arrière de l'Égypte ; puis il descendit en Égypte, en Libye et dans la plupart des territoires du grand roi. Athènes se vit frappée brusquement, et ce fut d'abord au Pirée que les gens furent touchés : ils prétendirent même que les Péloponnésiens avaient empoisonné les puits (car il n'y avait pas encore de fontaines en cet endroit). Puis il atteignit la ville haute ; et, dès lors, le nombre des morts fut beaucoup plus grand. Je laisse à chacun – médecin ou profane – le soin de dire son opinion sur la maladie, en indiquant d'où elle pouvait vraisemblablement provenir, et les causes qui, à ses yeux, expliquent de façon satisfaisante ce bouleversement, comme ayant été capables d'exercer une telle action. Pour moi, je dirai comment cette maladie se présentait : les signes à observer pour pouvoir le mieux, si jamais elle se reproduisait, profiter d'un savoir préalable et n'être pas devant l'inconnu : voilà ce que j'exposerai – après avoir, en personne, souffert du mal, et avoir vu, en personne, d'autres gens atteints.

Thucydide avait déjà indiqué que l'épidémie venait d'Orient, qui était en fait la dernière étape marquée par la maladie avant son arrivée à Athènes, mais il la fait venir de contrées plus lointaines qui se confondent avec les sources du Nil. À l'en croire, toutes les grandes cultures contemporaines ont été touchées, notamment l'Égypte, la Mésopotamie et la Perse. C'est dans ce type d'assertion que l'on peut dou-

<sup>4</sup> T.E. Morgan, « Plague or Poetry ? Thucydides on the Epidemic at Athens », *Transactions of the American Philological Association* 124 (1994), pp. 197-209.

<sup>5</sup> P. Michelakis, « Naming the Plague in Homer, Sophocles, and Thucydides », *American Journal of Philology* 140/3 (2019), pp. 381-414.

ter de l'objectivité du discours de Thucydide, qui s'en remet à des oui-dire (ὡς λέγεται) dont il ne dit strictement rien. En revanche, son récit gagne en efficacité à partir du moment où il parle en témoin – et en victime – des événements. Du reste, si l'on manque d'autres témoignages pour affirmer la transmission de la maladie depuis l'Éthiopie, on voit que l'historien en profite pour mentionner les principaux ennemis d'Athènes, Perses et Péloponnésiens, ce qui montre le péril dans lequel se trouve sa cité. Le fait que la maladie ait été introduite par le port est hautement probable : souvent les épidémies se déclenchent à partir des ports, comme le montre par exemple le cas de Marseille en 1720.

Thucydide dit expressément ne pas vouloir se prononcer sur les causes, alors même qu'il a donné quelques éléments dans ce sens : ce scrupule, qui laisse entendre en négatif que les rumeurs les plus diverses devaient circuler à ce sujet (du fléau divin à l'empoisonnement lacédémonien), a évidemment pour fonction de convaincre le lecteur de la fiabilité du récit. Mais comme dans le paragraphe précédent, il insiste sur le phénomène de contagion par les voies d'approvisionnement en eau : le système qui en temps normal garantit la santé publique se trouve ici mis en défaut, ce qui annonce une réflexion plus générale sur le fonctionnement de la cité, qui fait l'objet de la fin du texte. C'est pourquoi ce texte doit être lu comme une sorte de contrepoint au discours de Périclès qui précède (II, 35-46).

#### Énoncé des symptômes (II, 49-50)

Τὸ μὲν γὰρ ἔτος, ὡς ὠμολογεῖτο, ἐκ πάντων μάλιστα δὴ ἐκεῖνο ἄνοσον ἐς τὰς ἄλλας ἀσθενείας ἐτύγχανεν ὄν· εἰ δὲ τις καὶ προύκαμνέ τι, ἐς τοῦτο πάντα ἀπεκρίθη. τοὺς δὲ ἄλλους ἀπ' οὐδεμιᾶς προφάσεως, ἀλλ' ἐξαίφνης ὑγιεῖς ὄντας πρῶτον μὲν τῆς κεφαλῆς θέρμαι ἰσχυραὶ καὶ τῶν ὀφθαλμῶν ἐρυθρήματα καὶ φλόγωσις ἐλάμβανε, καὶ τὰ ἐντός, ἢ τε φάρυγξ καὶ ἡ γλῶσσα, εὐθύς αἱματώδη ἦν καὶ

πνεῦμα ἄτοπον καὶ δυσῶδες ἤφει· ἔπειτα ἐξ αὐτῶν πταρμὸς καὶ βράγχος ἐπεγίγνετο, καὶ ἐν οὐ πολλῷ χρόνῳ κατέβαινε ἐς τὰ στήθη ὁ πόνος μετὰ βηχὸς ἰσχυροῦ· καὶ ὁπότε ἐς τὴν καρδίαν στηρίζειεν, ἀνέστρεφέ τε αὐτὴν καὶ ἀποκαθάρσεις χολῆς πάσαι ὄσαι ὑπὸ ἰατρῶν ὠνομασμένοι εἰσὶν ἐπῆσαν, καὶ αὐταὶ μετὰ τάλαιπωρίας μεγάλης. λύγξ τε τοῖς πλείοσιν ἐνέπιπτε κενή, σπασμὸν ἐνδιδοῦσα ἰσχυρόν, τοῖς μὲν μετὰ ταῦτα λωφήσαντα, τοῖς δὲ καὶ πολλῷ ὕστερον. Καὶ τὸ μὲν ἔξωθεν ἀπτομένῳ σώμα οὐτ' ἄγαν θερμὸν ἦν οὔτε χλωρόν, ἀλλ' ὑπέρυθρον, πελιτνόν, φλυκταίναις μικραῖς καὶ ἔλκεσιν ἐξηθηκόσ· τὰ δὲ ἐντός οὕτως ἐκάετο ὥστε μήτε τῶν πάνυ λεπτῶν ἱματίων καὶ σινδόνων τὰς ἐπιβολὰς μὴδ' ἄλλο τι ἢ γυμνοὶ ἀνέχεσθαι, ἠδιστά τε ἂν ἐς ὕδωρ ψυχρὸν σφᾶς αὐτοὺς ρίπτειν. Καὶ πολλοὶ τοῦτο τῶν ἡμελημένων ἀνθρώπων καὶ ἔδρασαν ἐς φρέατα, τῇ δίψῃ ἀπαύστῳ ζυνηχόμενοι· καὶ ἐν τῷ ὁμοίῳ καθειστήκει τό τε πλέον καὶ ἔλασσον ποτόν. Καὶ ἡ ἀπορία τοῦ μὴ ἡσυχάζειν καὶ ἡ ἀγρυπνία ἐπέκειτο διὰ παντός. Καὶ τὸ σῶμα, ὅσον περ χρόνον καὶ ἡ νόσος ἀκμάζοι, οὐκ ἐμαραίνετο, ἀλλ' ἀντεῖχε παρὰ δόξαν τῇ τάλαιπωρία, ὥστε ἡ διεφθείροντο οἱ πλείστοι ἐναταῖοι καὶ ἐβδομαῖοι ὑπὸ τοῦ ἐντός καύματος, ἔτι ἔχοντές τι δυνάμεως, ἢ εἰ διαφύγοιεν, ἐπικατιόντος τοῦ νοσήματος ἐς τὴν κοιλίαν καὶ ἐλκώσεώς τε αὐτῇ ἰσχυρᾶς ἐγγιγνομένης καὶ διαρροίας ἅμα ἀκράτου ἐπιπιπτούσης οἱ πολλοὶ ὕστερον δι' αὐτὴν ἀσθενεῖα διεφθείροντο. διεξήκει γὰρ διὰ παντός τοῦ σώματος ἄνωθεν ἀρξάμενον τὸ ἐν τῇ κεφαλῇ πρῶτον ἰδρυθὲν κακόν, καὶ εἴ τις ἐκ τῶν μεγίστων περιγένοιτο, τῶν γε ἀκρωτηρίων ἀντιληψίς αὐτοῦ ἐπεσήμαινε. Κατέσκηπτε γὰρ ἐς αἰδοῖα καὶ ἐς ἄκρας χεῖρας καὶ πόδας, καὶ πολλοὶ στερισκόμενοι τούτων διέφευγον, εἰσὶ δ' οἱ καὶ τῶν ὀφθαλμῶν. τοὺς δὲ καὶ λήθη ἐλάμβανε παραυτίκα ἀναστάντας τῶν πάντων ὁμοίως, καὶ ἠγνόησαν σφᾶς τε αὐτοὺς καὶ τοὺς ἐπιτηδείους.

Γενόμενον γὰρ κρεῖσσον λόγου τὸ εἶδος τῆς νόσου τὰ τε ἄλλα χαλεπωτέρας ἢ κατὰ τὴν ἀνθρωπείαν φύσιν προσέπιπτεν ἐκάστῳ καὶ ἐν τῷδε ἐδήλωσε μάλιστα ἄλλο τι ὄν ἢ τῶν ζυντρόφων τι· τὰ γὰρ ὄρνεα καὶ τετράποδα ὅσα ἀνθρώπων ἄπτεται, πολλῶν ἀτάφων γιγνομένων ἢ οὐ προσήει ἢ γευσάμενα διεφθείρετο. τεκμήριον δὲ τῶν μὲν τοιούτων ὀρνίθων ἐπιλειψίς σαφῆς ἐγένετο, καὶ οὐχ ἐωρῶντο οὔτε ἄλλως οὔτε περὶ τοιούτων οὐδέν· οἱ δὲ κύνες μᾶλλον αἰσθησιν παρείχον τοῦ ἀποβαίνοντος διὰ τὸ ζυνδιαιτάσθαι.

Cette année-là, de l'aveu unanime, se trouvait, en fait, privilégiée par la rareté des autres indispositions ; mais les affections antérieures, quand il y en avait, finirent toutes par tourner à ce mal. En général, pourtant, rien ne lui fournissait de point de départ : il vous prenait soudainement, en pleine santé. On avait tout d'abord de fortes sensations de chaud à la tête ; les yeux étaient rouges et enflammés ; au-dedans, le pharynx et la langue étaient à vif ; le souffle sortait irrégulier et fétide. Puis intervenaient, à la suite de ces premiers symptômes, l'éternuement et l'enrouement ; alors, en peu de temps, le mal descendait sur la poitrine, avec accompagnement de forte toux. Lorsqu'il se fixait sur le cœur, celui-ci en était retourné ; et il survenait des évacuations de bile, sous toutes les formes pour lesquelles les médecins ont des noms, cela avec des malaises terribles. La plupart des malades furent également pris de hoquets à vide, provoquant des spasmes violents : pour les uns, ce fut après l'atténuation de ces symptômes, pour les autres bien plus tard. Au contact externe, le corps n'était pas excessivement chaud ni non plus jaune ; il était seulement un peu rouge, d'aspect plombé, semé de petits phlyctènes et d'ulcérations ; mais, à l'intérieur, il brûlait tellement qu'on ne pouvait supporter le contact des draps ou des tissus les plus légers : on ne pouvait que rester nu ; et rien n'était tentant comme de se jeter dans une eau fraîche : beaucoup même, parmi ceux dont on ne s'occupait pas, le firent, en se laissant prendre, par une soif inextinguible, au fond des puits ; et que l'on bût beaucoup ou peu, le résultat était le même. À cela s'ajoutaient, de façon continue, l'impossibilité de trouver le repos et l'insomnie. Le corpus, pendant la période active de la maladie, ne s'épuisait pas : il résistait même de façon surprenante aux souffrances ; aussi deux cas se produisaient-ils : ou bien, et c'était le cas le plus fréquent, on mourait au bout de huit ou de six jours, sous l'effet de ce feu intérieur, sans avoir perdu toutes ses forces ; ou bien, si l'on réchappait, la maladie

descendait sur l'intestin, de fortes ulcérations s'y produisaient, en même temps que s'installait la diarrhée liquide ; et, en général, on mourait, plus tard, de l'épuisement qui en résultait. En effet, le mal passait par toutes les parties du corps, en commençant par le haut, puisqu'il avait d'abord eu son siège dans la tête : si l'on survivait aux plus forts assauts, son effet se déclarait sur les extrémités. Il atteignait alors les parties sexuelles, ainsi que le bout des mains et des pieds : beaucoup ne réchappaient qu'en les perdant, certains, encore, en perdant la vue. Enfin, d'autres étaient victimes, au moment même de leur rétablissement, d'une amnésie complète : ils ne savaient plus qui ils étaient et ne reconnaissaient plus leurs proches.

Le caractère de cette maladie passa en effet toute expression : de façon générale, la dureté avec laquelle elle frappait chacun n'était plus à la mesure de l'homme et un détail révéla en particulier qu'elle était sans rapport avec les maux courants : c'est que les animaux susceptibles de manger la chair humaine, oiseaux ou quadrupèdes, malgré le nombre de cadavres laissés sans sépulture, ou bien n'en approchaient pas, ou bien, s'ils y goûtaient, en mouraient. On en a la preuve, car, pour ce genre d'oiseaux, il disparut de façon sensible, et on n'en voyait pas, ni ainsi occupés ni autrement ; quant aux chiens, vivant près de l'homme, ils fournissaient mieux l'occasion d'observer ces effets.

Ce passage, qui a été décrit comme « la première description clinique épidémiologique complète d'une maladie infectieuse »<sup>6</sup>, a suscité bon nombre d'interrogations, puisque Thucydide donne suffisamment de détails dans les symptômes (fièvre, détresse respiratoire, nausée, diarrhée, etc.) pour établir un diagnostic de la maladie. Le vocabulaire auquel il recourt montre qu'il avait au moins connaissance des traités hippocratiques<sup>7</sup>, s'il n'avait pas rencontré le maître lui-même, comme l'a suggéré A. Gervais, puisque les deux hommes ont vé-

<sup>6</sup> D. Morens, G.F. Folkers et A.S. Fauci, « Emerging infections: a perpetual challenge », *The Lancet. Infectious Disease* 8 (2008), pp. 710-712.

<sup>7</sup> T.E. Morgan, « Plague or Poetry ? Thucydides on the Epidemic at Athens », *Transactions of the American Philological Association* 124 (1994), pp. 197-209.



cu en Grèce du Nord<sup>8</sup>. Ceci étant, l'Antiquité ne connaît pas la pratique du diagnostic différentiel ; il n'était donc pas possible d'établir les symptômes discriminatoires de certaines maladies, par exemple pour faire la distinction entre la gastro-entérite et la dysenterie. L'exercice consistant à rapprocher ces symptômes d'une maladie connue a été mené dès le XIX<sup>e</sup> siècle, au moment où la médecine fait des progrès considérables dans l'identification des virus et des bactéries. Le texte de Thucydide était ainsi du pain bénit pour tester certaines hypothèses.

En 1979, J.C.F. Poole et A.J. Holloway ont recensé toutes les idées qui ont été proposées et les ont confrontées aux données du texte et aux données épidémiologiques contemporaines : variole, peste bubonique, scarlatine, rougeole, fièvre du typhus, fièvre typhoïde et même ergotisme<sup>9</sup>. Les deux auteurs examinent chacune de ces hypothèses en établissant les arguments *pro* et *contra*, pour conclure que soit les maladies envisagées ne présenteraient pas tous les symptômes décrits par Thucydide, soit l'historien tairait des symptômes particulièrement remarquables. Dans le premier cas on trouverait la variole, qui ne s'accompagne pas de gangrène des extrémités ; en outre, elle n'admet pas de transmission homme-animal ni de rechute. Dans le second cas, on aurait la peste bubonique, car à aucun moment Thucydide ne mentionne les ganglions caractéristiques. La fièvre typhoïde, qui n'a été distinguée du typhus exanthématique qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, a été écartée car les symptômes ne correspondent guère, et la comparaison avec l'épidémie de fièvre typhoïde de 1937 suggère que la contamination se fait essentiellement par le réseau d'adduction d'eau

dans le cas d'une source unique. Le texte de Thucydide pourrait laisser penser qu'Athènes se trouvait dans cette situation, mais l'étude des vestiges archéologiques tend à montrer que l'approvisionnement en eau se faisait essentiellement par des réservoirs d'eau de pluie et des puits isolés les uns des autres. Il a également été envisagé que ce mal fût la combinaison de deux ou plusieurs maladies, mais les différentes possibilités au vu des symptômes ne sont pas pertinentes. Les deux auteurs concluaient donc que :

1/ soit la maladie existe encore aujourd'hui, mais Thucydide commet des erreurs dans l'exposé des symptômes

2/ soit la maladie existe aujourd'hui encore dans une région du monde non diagnostiquée

3/ soit la maladie s'est éteinte

4/ soit la maladie a tellement évolué qu'elle n'est plus reconnaissable aujourd'hui

Les deux dernières hypothèses ont la faveur de l'étude, car les auteurs montrent les limites d'un diagnostic moderne appliqué aux temps anciens : outre que la définition des maladies évolue, l'étude d'un même virus ou d'une même bactérie sur le temps court montre la rapidité de leur mutation. En outre, avec le temps, certaines épidémies tendent à régresser, en raison à la fois de l'amélioration des conditions sanitaires, de la mise au point de vaccins et de l'évolution de la maladie elle-même (par exemple la tuberculose ou la scarlatine). Ces précautions méthodologiques n'ont pas empêché d'autres tentatives d'identification : la leptospirose (ou tularémie), la fièvre de la vallée du Rift ou encore la grippe compliquée par une infection de type staphylocoque<sup>10</sup>. L'épidémie du virus Ebola qui a sévi en Afrique occidentale de 2014 à 2015 a conduit certains chercheurs à

<sup>8</sup> A. Gervais, « À propos de la "Peste" d'Athènes : Thucydide et la littérature de l'épidémie », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1972, pp. 395-429.

<sup>9</sup> J.C.F. Poole et A.J. Holladay, « Thucydides and the Plague of Athens », *The Classical Quarterly* 29 (1979), pp. 282-300 et bibliographie.

<sup>10</sup> T.E. Morgan, « Plague or Poetry ? Thucydides on the Epidemic at Athens », *Transactions of the American Philological Association* 124 (1994), p. 197 n. 2.

reprendre cette hypothèse qui avait déjà été formulée en 1988<sup>11</sup>. Mais on se heurte toujours au même type d'objections, puisque tout repose sur le texte de Thucydide, dont certains partis-pris peuvent nous échapper.

On a cru pouvoir avancer d'une façon déterminante en 2006, quand on a entrepris l'analyse de l'ADN microbien de la pulpe dentaire de trois squelettes, qui, d'après l'étude archéologique, ont été inhumés dans une fosse commune du Céramique en 430, avec une grande précipitation<sup>12</sup>. Tout laisse penser qu'ils ont été victimes de l'épidémie. Parmi les trois défunts figure une petite fille de onze ans, qui a été propulsée sur le devant de la scène internationale par la reconstruction 3D qui a été faite de son visage, selon la méthode dite de Manchester. Son crâne est en effet dans un excellent état de conservation et permet ce type d'exercice. L'examen de sa dentition montre que la petite Myrtis aurait eu besoin de soins en orthodontie. L'analyse de la pulpe dentaire a fait apparaître des traces de fièvre typhoïde, ce qui a redonné du crédit à cette hypothèse, qui toutefois est loin de correspondre à tous les symptômes décrits par Thucydide. Il ressort donc de cette analyse scientifique que la fièvre typhoïde circulait à Athènes, mais qu'elle n'était probablement pas l'épidémie elle-même, ce qui permet néanmoins d'identifier des souches antiques du bacille d'Eberth (*Salmonella typhi*) à l'origine de la fièvre typhoïde<sup>13</sup>. C'est aussi un élément qui permet de comprendre l'affir-

mation de Thucydide selon laquelle il y avait moins de maladies à Athènes en 430 qu'habituellement et que tout le monde finissait par être touché par le même mal : sans doute les symptômes se sont-ils confondus en partie avec ceux de l'épidémie.

Enfin, R. J. Littman a tenté d'appliquer des méthodes d'épidémiologie moderne en prenant en compte les données historiques disponibles<sup>14</sup> : superficie du territoire d'Athènes *intra muros*, population, durée de l'épidémie, nombre de victimes, etc. Il a ainsi construit un modèle mathématique qu'il a comparé aux modèles caractéristiques d'autres épidémies. Il a pu ainsi éliminer certains modèles trop différents, ce qui place l'épidémie athénienne dans un groupe constitué par le typhus, l'arbovirose, la peste et la variole. De cet ensemble, le typhus reste donc l'option la plus raisonnable, mais l'on peine à expliquer en ce cas l'apparente disparition et réapparition de la maladie.

On pourrait comparer le texte grec à la version que Lucrèce en donne plus tard : fidèle à l'historien, le poète a rajouté quelques symptômes et accentué la dramatisation. Pour ne prendre qu'un exemple, on peut voir comment Lucrèce, juste avant l'évocation du hoquet, décrit brièvement le paysage sonore de l'épidémie :

*intolerabilibusque malis erat anxius angor  
adsidue comes et gemitu commixta querella*

À ces maux intolérables s'ajoutaient une angoisse anxieuse, leur inséparable compagne, et des plaintes mêlées de gémissements.

<sup>11</sup> P. Kazanjian, « Ebola in Antiquity ? », *Clinical Infectious Diseases* 61/6 (2015), pp. 963–968.

<sup>12</sup> M. Papagrigorakis *et al.*, « DNA examination of ancient dental pulp incriminates typhoid fever as a probable cause of the Plague of Athens », *International Journal of Infectious Diseases* 10 (2006), pp. 206–214 ; B. Shapiro, A. Rambaut et M.T.P. Gilbert, « No proof that typhoid caused the Plague of Athens (a reply to Papagrigorakis *et al.*) », *International Journal of Infectious Diseases* 10, pp. 334–335 ; M. Papagrigorakis *et al.*, « Facial reconstruction of an 11-year-old female resident of 430 BC Athens », *Angle Orthod.* 81 (2011), pp. 169–177 ; K.I. Bos *et al.*, « Paleomicrobiology: Diagnosis and Evolution of Ancient Pathogens », *Annual Review of Microbiology*, 73 (2019), pp. 639–666.

<sup>13</sup> E. Anastasiou et P.D. Mitchell, « Palaeopathology and genes: Investigating the genetics of infectious diseases in excavated human skeletal remains and mummies from past populations », *Gene* 528 (2013), pp. 35–36.

<sup>14</sup> R.J. Littman, « The Plague of Athens: Epidemiology and Paleopathology », *Mount Sinai Journal of Medicine* 76/5 (2009), pp. 456–467.

De Thucydide à Lucrèce, les manifestations physiques de la maladie concernent tous les sens, mais le poète latin accentue la dimension acoustique du mal, en évoquant les gémissements des malades, ce qui contribue à rendre le récit plus pathétique, comme la personnification de l'angoisse. Un peu plus loin, Lucrèce ajoute que les « oreilles toujours éprouvées et pleines de sons » (*sollicitae porro pleneaque sonoribus aures*), ce qui pourrait indiquer l'apparition d'hallucinations sonores, ou du moins d'amplification des sons ambiants.

**Les causes des décès :  
les limites de la médecine et l'état  
psychologique de la population (II, 51)**

Τὸ μὲν οὖν νόσημα, πολλὰ καὶ ἄλλα παραλιπόντι ἀτοπίας, ὡς ἐκάστω ἐτύγχανέ τι διαφερόντως ἑτέρω πρὸς ἕτερον γιγνόμενον, τοιοῦτον ἦν ἐπὶ πᾶν τὴν ιδέα. Καὶ ἄλλο παρελύπει κατ' ἐκείνον τὸν χρόνον οὐδὲν τῶν εἰωθότων· ὃ δὲ καὶ γένοιτο, ἐς τοῦτο ἐτελεύτα. ἔθνησκον δὲ οἱ μὲν ἀμελεία, οἱ δὲ καὶ πάνυ θεραπευόμενοι. ἔν τε οὐδὲ ἐν κατέστη ἴαμα ὡς εἰπεῖν ὅτι χρῆν προσφέροντας ὠφελεῖν· τὸ γὰρ τῷ ξυνευεγκόν ἄλλον τοῦτο ἔβλαπτεν. σῶμά τε αὐταρκες ὃν οὐδὲν διεφάνη πρὸς αὐτὸ ἰσχύος πέρι ἢ ἀσθενείας, ἀλλὰ πάντα ξυνήρει καὶ τὰ πάσῃ διαίτη θεραπευόμενα. Δεινότατον δὲ παντὸς ἦν τοῦ κακοῦ ἢ τε ἀθυμία ὁπότε τις αἰσθοῖτο κάμνων (πρὸς γὰρ τὸ ἀνέλπιστον εὐθύς τραπόμενοι τῇ γνώμῃ πολλῶ μᾶλλον προείντο σφᾶς αὐτοὺς καὶ οὐκ ἀντεῖχον), καὶ ὅτι ἕτερος ἀφ' ἑτέρου θεραπεύει ἀναπιμπλάμενοι ὥσπερ τὰ πρόβατα ἔθνησκον· καὶ τὸν πλείστον φθόρον τοῦτο ἐνεποίει. εἴτε γὰρ μὴ ἠέλοινεν δεδιότες ἀλλήλοις προσιέναι, ἀπώλλυντο ἐρήμοι, καὶ οἰκίαι πολλαὶ ἐκενώθησαν ἀπορία τοῦ θεραπεύσοντος· εἴτε προσίοιεν, διεφθείροντο, καὶ μάλιστα οἱ ἀρετῆς τι μεταποιοῦμενοι· αἰσχύνῃ γὰρ ἠφείδουν σφῶν αὐτῶν ἐσιόντες παρά τοὺς φίλους, ἐπεὶ καὶ τὰς ὀλοφύρσεις τῶν ἀπογιγνομένων τελευτῶντες καὶ οἱ οἰκεῖοι ἐξέκαμνον ὑπὸ τοῦ πολλοῦ κακοῦ νικῶμενοι. Ἐπὶ πλεόν δ' ὅμως οἱ διαπεφευγότες τὸν τε θνήσκοντα καὶ τὸν πονούμενον ὠκτιζόντο διὰ τὸ προειδέναι τε καὶ αὐτοὶ ἤδη ἐν τῷ θαρσαλέῳ εἶναι· δις γὰρ τὸν αὐτόν, ὥστε καὶ κτείνειν, οὐκ ἐπελάμβανεν. Καὶ ἐμακαρίζοντό τε ὑπὸ τῶν ἄλλων, καὶ αὐτοὶ τῷ παραχρῆμα περιχαρεῖ καὶ ἐς τὸν ἔπειτα χρόνον ἐλπίδος τι εἶχον κούφης μῆδ' ἂν ὑπ' ἄλλου νοσήματός ποτε ἔτι διαφθαρήναι.

Si l'on néglige bien d'autres singularités, qui se marquaient dans chaque cas et les

distinguaient l'un de l'autre, telle était donc, dans l'ensemble, la forme de la maladie. Et aucune des maladies habituelles ne sévissait parallèlement au cours de cette période : y avait-il quelque atteinte, c'est ainsi que tout finissait. Les gens mouraient, les uns faute de secours, les autres au milieu de tous les soins possibles ; il n'y avait, peut-on dire, pas un seul remède déterminé que l'on pût employer utilement, car ce qui était bon pour l'un était justement nuisible pour un autre ; enfin aucune constitution ne se révéla réfractaire au mal, qu'on le prît robuste ou faible : il vous emportait sans distinction, en dépit de tous les régimes suivis. Mais le pire, dans ce mal, était d'abord le découragement qui vous frappait quand on se sentait atteint (l'esprit passant d'emblée au désespoir, on se laissait bien plus aller, sans réagir) ; c'était aussi la contagion, qui se communiquait au cours des soins mutuels et semait la mort comme dans un troupeau ; c'est là ce qui faisait le plus de victimes. Si, par crainte, les gens refusaient de s'approcher les uns des autres, ils périssaient dans l'abandon, et bien des maisons furent ainsi vidées, faute de quelqu'un pour donner ses soins ; mais, s'ils s'approchaient, le mal les terrassait, surtout ceux qui prétendaient à quelque générosité, et qui, par respect humain, entraient, sans regarder à leur vie, auprès de leurs amis ; aussi bien, les proches eux-mêmes, pour finir, n'avaient seulement plus la force de pleurer ceux qui s'en allaient : l'ampleur du mal triomphait d'eux. Ceux, pourtant, qui en avaient réchappé éprouvaient, envers mourants et malades, une pitié plus grande, car ils connaissaient d'avance les symptômes, tout en n'ayant plus de craintes personnelles ; en effet, on n'était pas atteint une seconde fois de façon qui fût mortelle. Aussi leur sort semblait-il enviable aux autres et à eux-mêmes, dans l'allégresse du moment, s'attachaient plus ou moins à l'espoir frivole qu'à l'avenir non plus une autre maladie ne pourrait pas davantage arriver à les terrasser.

Quoiqu'il se soit défendu d'exposer les causes de la maladie, Thucydide s'interroge néanmoins sur ce qui a pu favoriser le grand nombre de décès, à commencer par l'extrême contagion, qui réduit la popula-

tion à l'état d'un simple troupeau. Notons toutefois que si Thucydide a bien compris le phénomène, il ne lui a pas donné de nom, et si Jacqueline de Romilly l'emploie, c'est pour expliciter son raisonnement. La forte mortalité, évaluée près d'un tiers de la population d'après les chiffres qu'il donne plus loin en signalant la reprise de l'épidémie (4400 hoplites et 300 cavaliers : III, 87), est due principalement à l'absence de remède : comme aujourd'hui, les médecins en sont réduits à faire des essais pour guérir les patients, recourant à des médicaments qui certes sont connus mais dont l'efficacité est sujette à caution scientifique. La manière dont il présente la situation est intéressante, puisqu'elle met en évidence la nécessité de recourir à des essais cliniques pour trouver le remède : les médicaments avaient visiblement des effets secondaires regrettables pour certains patients. Toutefois, Thucydide laisse entendre que les traitements amélioreraient l'état d'autres patients, ce qui s'explique sans doute par une rémission naturelle parce qu'ils avaient développé une forme bénigne de la maladie, à moins qu'ils n'aient contracté une autre maladie, par exemple la fièvre typhoïde dont il existe une forme bénigne.

Thucydide met également en évidence un phénomène majeur qui est l'état psychologique des populations : l'attitude qu'il décrit chez certains est une forme de confinement volontaire qui risque d'engendrer un fort sentiment de solitude, et ainsi occasionner des décès supplémentaires, comme on a pu le craindre pour les EHPAD aujourd'hui. De même, il laisse entendre que certains qui se croyaient atteints pouvaient éprouver une forme de paranoïa. Thucydide se fait ici historien des émotions : la population se trouve dans un équilibre fragile entre crainte d'être contaminée et espoir de ne plus contracter la maladie, car l'historien mentionne une forme d'immunité partielle à la maladie une fois qu'elle a été contractée : il existe de possibles rechutes, mais moins graves. Il s'agit d'un

élément clef pour exclure parmi les maladies qui ont été proposées celles pour lesquelles l'immunité est définitivement acquise après contraction. Ici aussi le texte prend une résonance moderne, quand on voit les débats qui ont agité le monde autour d'une stratégie fondée sur l'immunité collective, compliquée à mettre en œuvre quand on n'est pas certain de la pérennité de l'immunisation. On pourrait même supposer que le virus a connu une mutation, et ce d'autant plus que Thucydide fait la synthèse de ce qu'il a vu pour une épidémie qui a duré quatre ans.

### Exode rural et pratiques funéraires (II, 52)

Ἐπίεσε δ' αὐτοὺς μᾶλλον πρὸς τῶ ὑπάρχοντι πόνῳ καὶ ἡ ξυγκομιδῇ ἐκ τῶν ἀγρῶν ἐς τὸ ἄστυ, καὶ οὐχ ἦσσαν τοὺς ἐπελθόντας, οἰκιῶν γὰρ οὐχ ὑπαρχουσῶν, ἀλλ' ἐν καλύβαις πνιγηραῖς ὥρα ἔτους διαιτωμένων ὁ φθόρος ἐγίγνετο οὐδενὶ κόσμῳ, ἀλλὰ καὶ νεκροὶ ἐπ' ἀλλήλοις ἀποθνήσκοντες ἔκειντο καὶ ἐν ταῖς ὁδοῖς ἐκαλινδοῦντο καὶ περὶ τὰς κρήνας ἀπάσας ἡμιθνήτες τοῦ ὕδατος ἐπιθυμία. τὰ τε ἱερά ἐν οἷς ἐσκήνηντο νεκρῶν πλέα ἦν, αὐτοῦ ἐναποθνησκόντων· ὑπερβιαζομένου γὰρ τοῦ κακοῦ οἱ ἄνθρωποι, οὐκ ἔχοντες ὅτι γένωνται, ἐς ὀλιγωρίαν ἐτράποντο καὶ ἱερῶν καὶ ὀσίων ὁμοίως. νόμοι τε πάντες ξυνεταράχθησαν οἷς ἐχρῶντο πρότερον περὶ τὰς ταφάς, ἔθαπτον δὲ ὡς ἕκαστος ἐδύνατο. Καὶ πολλοὶ ἐς ἀναισχύντους θήκας ἐτράποντο σπάνει τῶν ἐπιτηδείων διὰ τὸ συχνοὺς ἤδη προτεθνήναι σφίσιν· ἐπὶ πυρᾶς γὰρ ἀλλοτρίας φθάσαντες τοὺς νήσαντας οἱ μὲν ἐπιθέντες τὸν ἑαυτῶν νεκρὸν ὑφῆπτον, οἱ δὲ καιομένου ἄλλου ἐπιβαλόντες ἄνωθεν ὄν φέροισιν ἀπῆσαν.

« Ce qui contribua à les éprouver, en ajoutant aux souffrances de ce mal, fut le rassemblement effectué des campagnes vers la ville : il éprouva surtout les réfugiés. En effet, comme il n'y avait pas de maisons et que les gens vivaient dans des cabanes que la saison rendait étouffantes, le fléau sévissait en plein désordre : des corps gisaient, au moment de mourir, les uns sur les autres ; il y en avait qui se roulaient par terre, à demi morts, sur les chemins et vers toutes les fontaines, mus par le désir de l'eau. Les lieux sacrés où l'on campait

étaient pleins de cadavres, car on mourait sur place : devant le déchaînement du mal, les hommes, ne sachant que devenir, cessèrent de ne rien respecter, soit de divin, soit d'humain. C'est ainsi que furent bouleversés tous les usages observés auparavant pour les sépultures : chacun ensevelissait comme il pouvait ; et beaucoup eurent recours à des modes de funérailles scandaleux, car ils manquaient du nécessaire, tant ils avaient déjà eu de morts autour d'eux ; alors, ils profitaient de ce que les autres avaient dressé un bûcher et, ou bien ils y plaçaient leur mort les premiers, et allumaient du feu, ou bien, tandis qu'un corps se consumait, ils jetaient dessus celui qu'ils portaient, et disparaissaient. »

Thucydide en vient à examiner les conséquences de la crise sanitaire sur la société athénienne, éprouvée par les chaleurs estivales. Les deux premières sont factuelles : l'augmentation de la population dans l'ἄστυ (ce qui accroît naturellement les risques de contamination) et la difficulté d'assurer les rites funéraires. L'exode rural n'est pas lié à l'épidémie, mais à l'invasion lacédémonienne qui fait fuir les habitants, ce qui a une incidence directe sur la production de nourriture et donc les ressources à disposition en ville<sup>15</sup>. Peut-être aussi certains réfugiés malades venaient-ils trouver les médecins. Quelles qu'aient été leurs motivations, les campagnards ne trouvent pas à se loger, ce qui multiplie les risques de contagion, puisqu'ils occupent les places publiques et les sanctuaires, que certains fréquentaient sans doute dans l'espoir d'une guérison. On retrouve aussi une des observations importantes de Thucydide : les rassemblements auprès des fontaines, qui ont sans doute contribué à la diffusion du mal. Cette désorganisation sociale, puisque la χώρα se déverse dans l'ἄστυ, se voit aussi dans l'impossibilité de pratiquer les rites fédérateurs de la communauté, que ce soit le culte aux dieux ou aux morts. Si l'absence de funérailles réglementaires annonce une forme de déca-

dence morale que Thucydide fustige plus loin, comment ne pas penser en lisant ces lignes à l'*Antigone* de Sophocle, représentée une dizaine d'années auparavant ? Le refus d'accorder aux défunts les honneurs qui leur sont dus est la marque d'une offense aux dieux, comme le soutiennent aussi bien Antigone qu'Hémon face à Créon. À en juger par les cadavres qui jonchent les sanctuaires et le dégoût des chiens évoqué plus haut, des corps ont dû être dans la même situation que Polynice. Peut-être faut-il relativiser le propos de Thucydide à la lumière des fouilles archéologiques : les défunts ont pu être inhumés pour partie dans des sépultures collectives.

### Le règne de l'anomie (II, 53)

Πρώτον τε ἤρξε καὶ ἐς τᾶλλα τῆ πόλει ἐπὶ πλεόν ανομίας τὸ νόσημα. ῥᾶον γὰρ ἐτόλμα τις ἂ πρότερον ἀπεκρύπτετο μὴ καθ' ἡδονὴν ποιεῖν, ἀγχίτροφον τὴν μεταβολὴν ὀρώντες τῶν τε εὐδαιμόνων καὶ αἰφνιδίως θνησκόντων καὶ τῶν οὐδὲν πρότερον κεκτημένων, εὐθύς δὲ τὰ κείνων ἐχόντων. Ὅστε ταχέως τὰς ἐπαυρέσεις καὶ πρὸς τὸ τερπνὸν ἤξιον ποιεῖσθαι, ἐφήμερα τὰ τε σώματα καὶ τὰ χρήματα ὁμοίως ἡγούμενοι. Καὶ τὸ μὲν προσταλαιπωρεῖν τῷ δόξαντι καλῶ οὐδεὶς πρόθυμος ἦν, ἄδηλον νομίζων εἰ πρὶν ἐπ' αὐτὸ ἐλθεῖν διαφθαρήσεται· ὅτι δὲ ἤδη τε ἡδὺ πανταχόθεν τε ἐς αὐτὸ κερδαλέον, τοῦτο καὶ καλὸν καὶ χρησιμὸν κατέστη. Θεῶν δὲ φόβος ἢ ἀνθρώπων νόμος οὐδεὶς ἀπεῖργε, τὸ μὲν κρίνοντες ἐν ὁμοίῳ καὶ σέβειν καὶ μὴ ἐκ τοῦ πάντας ὄραν ἐν ἴσῳ ἀπολλυμένους, τῶν δὲ ἀμαρτημάτων οὐδεὶς ἐλπίζων μέχρι τοῦ δίκην γενέσθαι βιοῦς ἂν τὴν τιμωρίαν ἀντιδοῦναι, πολὺ δὲ μείζω τὴν ἤδη κατεψηφισμένην σφῶν ἐπικρεμασθῆναι, ἣν πρὶν ἐμπεσεῖν εἰκὸς εἶναι τοῦ βίου τι ἀπολαῦσαι.

D'une façon générale, la maladie fut, dans la cité, à l'origine d'un désordre moral croissant. L'on était plus facilement audacieux pour ce à quoi, auparavant, l'on ne s'adonnait qu'en cachette : on voyait trop de retournements brusques, faisant que des hommes prospères mouraient tout à coup et que des hommes hier sans res-

<sup>15</sup> Plutarque insiste sur ce point (*Vie de Périclès*, 34).

sources héritaient aussitôt de leurs biens. Aussi fallait-il aux gens des satisfactions rapides, tendant à leur plaisir, car leurs personnes comme leurs biens étaient, à leurs yeux, sans lendemain. Peiner à l'avance pour un but jugé beau n'inspirait aucun zèle à personne, car on se disait que l'on ne pouvait savoir si, avant d'y parvenir, on ne serait pas mort : l'agrément immédiat et tout ce qui, quelle qu'en fût l'origine, pouvait avantageusement y contribuer, voilà ce qui prit la place et du beau et de l'utile. Crainte des dieux ou loi des hommes, rien ne les arrêtaient : d'une part, on jugeait égal de se montrer pieux ou non, puisque l'on voyait tout le monde périr semblablement, et, en cas d'actes criminels, personne ne s'attendait à vivre assez pour que le jugement eût lieu et qu'on eût à subir sa peine : autrement lourde était la menace de celle à laquelle on était déjà condamné ; et, avant de la voir s'abattre, on trouvait bien normal de profiter un peu de la vie.

La crise engendre le vacillement de l'état de droit, dont Périclès faisait l'éloge quelques mois plus tôt. Si l'on peut établir plusieurs parallèles avec le fameux ἐπιτάφιος λόγος du stratège, on peut au moins citer ici le passage qu'il consacre au respect des lois (II, 37) :

Ἐρώμεθα γὰρ πολιτεία οὐ ζηλοῦση τοὺς τῶν πέλας νόμους, παράδειγμα δὲ μᾶλλον αὐτοὶ ὄντες τισὶν ἢ μιμούμενοι ἑτέρους. Καὶ ὄνομα μὲν διὰ τὸ μὴ ἐς ὀλίγους ἀλλ' ἐς πλείονας οἰκεῖν δημοκρατία κέκληται· μέτεστι δὲ κατὰ μὲν τοὺς νόμους πρὸς τὰ ἴδια διάφορα πᾶσι τὸ ἴσον, κατὰ δὲ τὴν ἀξίωσιν, ὡς ἕκαστος ἐν τῷ εὐδοκίμῳ, οὐκ ἀπὸ μέρους τὸ πλεον ἐς τὰ κοινὰ ἢ ἀπ' ἀρετῆς προτιμᾶται, οὐδ' αὖ κατὰ πείναι, ἔχων γέ τι ἀγαθὸν δρᾶσαι τὴν πόλιν, ἀξιώματος ἀφανεία κεκάλυται. Ἐλευθέρως δὲ τὰ τε πρὸς τὸ κοινὸν πολιτεύομεν καὶ ἐς τὴν πρὸς ἀλλήλους τῶν καθ' ἡμέραν ἐπιτηδευμάτων ὑποψίαν, οὐ δι' ὀργῆς τὸν πέλας, εἰ καθ' ἡδονὴν τι δρᾶ, ἔχοντες, οὐδὲ ἀζημίους μὲν, λυπηράς δὲ τῇ ὄψει ἀχθηδόνας προστιθέμενοι. Ἄνεπαχθῶς δὲ τὰ ἴδια προσομιλοῦντες τὰ δημόσια διὰ δέος μάλιστα οὐ παρανομοῦμεν, τῶν τε αἰεὶ ἐν ἀρχῇ ὄντων ἀκροάσει καὶ τῶν νόμων, καὶ μάλιστα αὐτῶν

ὅσοι τε ἐπ' ὠφελία τῶν ἀδικουμένων κεῖνται καὶ ὅσοι ἄγραφοι ὄντες αἰσχύνῃ ὁμολογουμένην φέρουσιν.

« Notre régime politique ne se propose pas pour modèles les lois d'autrui, et nous sommes nous-mêmes des exemples plutôt que des imitateurs. Pour le nom, comme les choses dépendent non pas du petit nombre mais de la majorité, c'est une démocratie. S'agit-il de ce qui revient à chacun ? la loi, elle, fait à tous, pour leurs différends privés, la part égale, tandis que pour les titres, si l'on se distingue en quelque domaine, ce n'est pas l'appartenance à une catégorie, mais le mérite, qui vous fait accéder aux honneurs ; inversement, la pauvreté n'a pas pour effet qu'un homme, pourtant capable de rendre service à l'État, en soit empêché par l'obscurité de sa situation. Nous pratiquons la liberté, non seulement dans notre conduite d'ordre politique, mais pour tout ce qui est suspicion réciproque dans la vie quotidienne : nous n'avons pas de colère envers notre prochain, s'il agit à sa fantaisie, et nous ne recourons pas à des vexations, qui, même sans causer de dommage, se présentent au dehors comme cassantes. Malgré cette tolérance, qui régit nos rapports privés, dans le domaine public, la crainte nous retient avant tout de rien faire d'illégal, car nous prêtons attention aux magistrats qui se succèdent et aux lois – surtout à celles qui fournissent un appui aux victimes de l'injustice ou qui, sans être lois écrites, comportent pour sanction une honte indiscutée. »

Le contraste est saisissant avec le dérèglement qui se produit en temps de crise sanitaire. Alors que Périclès vante le modèle démocratique soucieux de préserver les plus faibles, la foule des petits est complètement sacrifiée dès qu'il s'agit de se protéger d'un mal qui frappe aussi bien les riches que les pauvres. Le respect manifesté devant les dieux et les représentants de la loi disparaît au profit du salut personnel et les humiliations que Périclès dit ne pas exister à Athènes se multiplient, sitôt l'épidémie installée, car certains se retrouvent à dormir dans la rue au vu de tous. Il est hasardeux de tirer la moindre conclusion sur le diagnostic politique de Thucydide pour savoir

si la démocratie est le meilleur des régimes, mais la construction même du livre II, qui voit un second discours de Périclès, sa condamnation à une amende de 50 talents, son retour éphémère à la stratégie (« un revirement dont le peuple est coutumier », dit Thucydide) et finalement sa mort due à l'épidémie (II, 65) est une manière de lire l'histoire et un certain pessimisme sur la résistance de la démocratie face aux attaques internes et externes. Le modèle vanté par Périclès semble vaincu par le fléau, de même que le personnage lui-même cède de la maladie. Des lignes qu'il consacre à la mort du grand homme, on devine que Thucydide a pour lui une certaine admiration, notamment pour son évaluation des capacités de la cité et ses prédispositions à anticiper l'avenir, mais sa disparition porte un coup dur à la démocratie.

La gradation dans la condamnation que Thucydide fait des mœurs athéniennes en situation de crise témoigne peut-être du ressentiment qu'il pouvait avoir contre une cité qui l'a exilé en 424, si du moins le récit qu'il fait des événements date de son exil. Quoi qu'il en soit, Thucydide emploie un concept qui aura une grande fortune en sociologie, celui d'anomie. En effet, après avoir introduit le terme en 1893 dans *De la division du travail social*, Émile Durkheim, emploie en 1897 le mot d'anomie dans son livre sur les causes du suicide, *Le Suicide*, pour décrire une situation sociale caractérisée par la perte ou l'effacement des valeurs (morales, religieuses, civiques...) et le sentiment associé d'aliénation et d'irrésolution<sup>16</sup>. Le recul des valeurs conduit à la destruction et à la diminution de l'ordre social : les lois et les règles ne peuvent plus garantir la régulation sociale. Cet état amène l'individu à avoir peur et à être insatisfait, ce qui peut conduire au suicide. Dans le cas d'Athènes, Thucydide insiste sur l'assouvissement de plaisirs immédiats,

qui ressortissent de la jouissance et du profit, entre luxe et luxure, en d'autres termes un hédonisme débridé. C'est peut-être le stratège de la cité qui parle, esquissant une théorie politique de la cohésion sociale, fondée sur deux principes, le beau et l'utile. Mais comme l'a suggéré H. Horstmannshof, on peut soupçonner Thucydide de caricaturer au moins en partie la réalité, en pratiquant l'hyperbole : il ne semble pas que ce désordre moral ait frappé la cité pendant toute la durée de l'épidémie ni ait concerné toute la population, car les institutions ont continué de fonctionner et la vie religieuse ne s'est pas interrompue<sup>17</sup>. Ces silences ou ces déformations de la réalité pourraient s'expliquer par une vision négative du peuple athénien en situation de crise, comme on en a encore eu le témoignage ces derniers mois : les gouvernants ont toujours tendance à surestimer les risques de panique dans la population et l'accusent volontiers d'être déraisonnable, alors que l'histoire témoigne d'une grande faculté d'adaptation de l'être humain en situation de crise. Même si les faits n'ont pas été aussi dramatiques que Thucydide le prétend, il a néanmoins ouvert la voie à une lecture morale de l'épidémie.

### L'épidémie comme prélude à la défaite (II, 54)

Τοιούτω μὲν πάθει οἱ Ἀθηναῖοι περιπεσόντες ἐπιέζοντο, ἀνθρώπων τ' ἔνδον θνησκόντων καὶ γῆς ἔξω δηουμένης. ἐν δὲ τῷ κακῷ οἷα εἰκὸς ἀνεμνήσθησαν καὶ τοῦδε τοῦ ἔπους, φάσκοντες οἱ πρεσβύτεροι πάλαι ἄδεσθαι ἢξει Δωριακὸς πόλεμος καὶ λοιμὸς ἅμ' αὐτῷ. ἐγένετο μὲν οὖν ἕρις τοῖς ἀνθρώποις μὴ λοιμὸν ἀνομάσθαι ἐν τῷ ἔπει ὑπὸ τῶν παλαιῶν, ἀλλὰ λιμὸν, ἐνίκησε δὲ ἐπὶ τοῦ παρόντος εἰκότως λοιμὸν εἰρησθαι. οἱ γὰρ ἄνθρωποι πρὸς ἃ ἔπασχον τὴν μνήμη ἐποιούντο. ἦν δὲ γε οἱμαί ποτε ἄλλος πόλεμος καταλάβῃ Δωρικὸς τοῦδε ὕστερος καὶ ζυμβῆ γενέσθαι λιμὸν, κατὰ τὸ εἰκὸς οὕτως ἄσσονται. Μνήμη δὲ ἐγένετο καὶ τοῦ Λακεδαιμονίων χρηστηρίου τοῖς εἰδόσιν,

<sup>16</sup> D.A. Nielsen, « Pericles and the Plague : Civil Religion, Anomie, and Injustice in Thucydides », *Sociology of Religion* 57/4 (1996), pp. 397-407.

<sup>17</sup> H.F.J. Horstmannshof, « Les répercussions de la peste d'Athènes (430-426 av. J.-C.) », dans *Maladies, médecines et sociétés. Approches historiques pour les présents*, tome I, 1993, pp. 125-135.

ὅτε ἐπερωτῶσιν αὐτοῖς τὸν θεὸν εἰ χρὴ πολεμεῖν ἀνείλε κατὰ κράτος πολεμοῦσι νίκην ἔσεσθαι, καὶ αὐτὸς ἔφη ξυλλήψεσθαι. Περὶ μὲν οὖν τοῦ χρηστηρίου τὰ γινόμενα ἤκαζον ὁμοῖα εἶναι· ἐσβεβληκότων δὲ τῶν Πελοποννησίων ἡ νόσος ἤρξατο εὐθύς, καὶ ἐς μὲν Πελοπόννησον οὐκ ἐσήλθεν, ὅτι καὶ ἄξιον εἰπεῖν, ἐπενεϊματο δὲ Ἀθήνας μὲν μάλιστα, ἔπειτα δὲ καὶ τῶν ἄλλων χωρίων τὰ πολυανθρωπότατα. Ταῦτα μὲν τὰ κατὰ τὴν νόσον γενόμενα.

Tel était le malheur qui avait frappé Athènes de façon si douloureuse : elle avait des hommes qui mouraient au-dedans, et à l'extérieur, un territoire mis au pillage. Dans cette épreuve, les gens rappelaient naturellement des souvenirs, évoquant le vers qu'au dire des plus âgés on récitait autrefois : « On verra arriver la guerre dorienne, et avec elle l'épidémie ». En fait, il y eut désaccord : le mot figurant autrefois dans le vers n'aurait pas été « épidémie », mais « disette » ; pourtant l'avis qui, naturellement, prévalut fut en l'occurrence que le mot était « épidémie ». Les gens réglèrent, en effet, leurs souvenirs sur ce qui arrivait ; et si, j'imagine, il se présente jamais une autre guerre dorienne après celle-ci et qu'il se trouve y avoir disette, c'est naturellement sous cette forme que l'on fera la citation. On évoqua aussi, chez les gens au courant l'oracle rendu aux Lacédémoniens, quand ils avaient demandé au dieu s'ils devaient faire la guerre : il avait répondu que, s'ils la faisaient avec énergie, ils auraient la victoire ; et il avait promis de prêter lui-même son appui. En ce qui concerne l'oracle, on trouvait donc dans les événements une confirmation ; en fait l'épidémie avait commencé sitôt l'invasion péloponnésienne en cours ; elle ne gagna pas le Péloponnèse de façon qui mérite d'être mentionnée : elle envahit principalement Athènes, et, après elle, les parties les plus peuplées des autres régions. Voilà pour ce qui concerne l'épidémie.

La conclusion de Thucydide est sans appel : l'épidémie sonne la fin de l'hégémonie athénienne et augure un avenir sombre, dont il ne saura jamais rien. Mais le parallèle qu'il fait entre l'extension de l'épidémie à l'intérieur des murs et l'avancée des Lacédémoniens sur le territoire de l'Attique suggère que tout conspire à la défaite athénienne. Pour ce faire, il clôt la structure an-

nulaire amorcée dans l'introduction par la référence à un oracle des temps anciens qu'il cite textuellement. Il a la forme métrique qu'Hérodote a contribué à fixer, c'est-à-dire un hexamètre dactylique, qui ici est construit autour d'une coupe principale hephthémimère (la coupe penthémimère étant secondaire), qui met en balance guerre et épidémie. L'ambiguïté instaurée par la paronomase *λοιμόν/λιμόν* est conforme à ce que l'on peut attendre de l'obliquité mantique. Sous couvert d'adopter une distance critique voire ironique avec ceux qui croient à l'oracle, il livre néanmoins sa clef de lecture des événements. Reformuler l'oracle en fonction de la situation, c'est précisément ce qu'il fait. Le second oracle en revanche est en prose et bien moins équivoque, mais il sert là encore à montrer l'isolement d'Athènes face aux attaques intérieures comme extérieures. Il n'est pas anodin que, selon Thucydide, le Péloponnèse soit relativement épargné : même s'il ne croit pas à l'intervention d'Apollon, il souligne que Sparte peut prendre aisément l'ascendant sur Athènes.

### Conclusion

Au terme de ce rapide examen du texte de Thucydide, j'espère avoir montré toute l'actualité de ce récit, que ce soit dans la description clinique des symptômes ou dans la singularité d'une situation qui plonge la cité dans la crise et le désarroi. Mais il ne faut pas réduire le témoignage de l'historien à sa valeur documentaire, au demeurant exceptionnelle : non seulement celui-ci exploite ressources et références littéraires pour dramatiser son récit, comme une sorte de tragédie en prose qui abat Athènes au sommet de sa puissance, mais il souligne que les hommes et leur mode de vie peuvent être à eux-mêmes leur propre ennemi, au-delà du péril extérieur que représentent les armées étrangères. En cela, l'épidémie ressortit à la fois de la biologie naturelle et de l'histoire culturelle, nous offrant des leçons pour l'avenir, ou comme il le dit lui-même, une « acquisition pour toujours ».



**Les épidémies dans la littérature**

- Boccace, *Décameron*, première journée : épidémie de peste à Florence en 1348  
 Jean de la Fontaine, « Les animaux malades de la peste », *Fables*, VII, 1 (1678)  
 D. Defoe, *Journal de l'année de la peste*, 1722 : épidémie de peste à Londres en 1665  
 J. London, *La peste écarlate*, 1912 : épidémie fictive en 2013  
 A. Camus, *La Peste*, 1947<sup>18</sup>  
 J. Giono, *Le hussard sur le toit*, 1951 : épidémie de choléra de 1832  
 M. Pagnol, *Les pestiférés*, 1977 : épidémie de peste de Marseille en 1720  
 G. Garcia Marquez, *L'amour aux temps du choléra*, 1985 : épidémie fictive de choléra dans les Caraïbes  
 St. King, *Le fléau*, 1990<sup>2</sup> (1978) : épidémie fictive de grippe  
 R. Cook, *Outbreak*, 1987 : épidémie du virus Ebola

- T. Kushner, *Angels in America : A Gay Fantasia on National Themes*, 1991 : épidémie du VIH dans les années 1980  
 H. Bazin, *Le neuvième jour*, 1994 : épidémie fictive de surgrippe à Bombay  
 J.-M. Le Clézio, *La Quarantaine*, 1995 : épidémie fictive de variole en 1891  
 J. Saramago, *L'aveuglement*, 1995 : épidémie fictive de cécité  
 L. Kasischke, *En un monde parfait*, 2009 : épidémie fictive de grippe  
 Ph. Roth, *Nemesis*, 2010 : épidémie fictive de poliomyélite en 1944 à Newark  
 Fr. Thilliez, *Pandemia*, 2015 : pandémie fictive de grippe aviaire  
 Y. Vagner, *Vongozero*, 2016 : épidémie fictive en Russie  
 J. Teulé, *Entrez dans la danse*, 2018 : épidémie dansante de Strasbourg en 1518  
 X. Müller, *Ereċtus*, 2018

**Lucrece, *De la nature*, VI  
 (édition et traduction d'A. Ernout, CUF)  
 v. 1138-1285**

*Haec ratio quondam morborum et mortifer aestus  
 finibus in Cecropis funestos reddidit agros  
 uastauitque uias, exhausit ciuibus urbem.  
 nam penitus ueniens Aegypti finibus ortus,  
 aera permensus multum camposque natantis,  
 incubuit tandem populo Pandionis omni.  
 inde cateruatim morbo mortique dabantur.  
 principio caput incensum feruore gerebant  
 et duplilis oculos suffusa luce rubentes.  
 sudabant etiam fauces intrinsecus atrae  
 sanguine et ulceribus uocis uia saepta coibat  
 atque animi interpres manabat lingua cruore  
 debilitata malis, motu grauis, aspera tactu.  
 inde ubi per fauces pectus complebat et ipsum  
 morbida uis in cor maestum confluxerat aegris,  
 omnia tum uero uitai claustra lababant.  
 spiritus ore foras taetrum uoluebat odorem,  
 rancida quo perolent proiecta cadauera ritu.*

C'est cette forme d'épidémie, c'est un souffle mortel qui jadis sur la terre de Cécrops remplit les campagnes de funérailles, rendit les chemins déserts, vida la ville de ses citoyens. Venant du fond de l'Égypte où il avait pris naissance, après un long voyage à travers l'air, au-dessus des plaines flottantes, il finit par s'abattre sur le peuple de Pandion tout entier ; et tous, dès lors, par bataillons entiers, étaient livrés à la maladie et à la mort.

D'abord ils avaient la tête brûlante, toute en feu, les yeux rouges et brillants d'un éclat trouble. À l'intérieur du corps, la gorge toute noire distillait une sueur de sang ; obstrué par les ulcères, le canal de la voix se fermait ; et l'interprète de la pensée, la langue, était dégouttante de sang, affaiblie par le mal, lourde à se mouvoir, rugueuse au toucher. Puis, par la gorge la maladie envahissait toute la poitrine, et affluait en masse vers le cœur douloureux du malade ; et dès lors toutes les barrières qui retiennent la vie s'effondraient à la fois. Le souffle expiré par la bouche répandait une odeur infecte, semblable à celle qu'exhalent les cadavres corrompus abandonnée sur le sol.

<sup>18</sup> Cf. P. Demont, « La Peste : un inédit d'Albert Camus, lecteur de Thucydide », *Antike und Abendland*, XLII, 1996, p. 137-154.

*atque animi prorsum {tum} uires totius, omne  
 languebat corpus leti iam limine in ipso.  
 intolerabilibusque malis erat anxius angor  
 adsidue comes et gemitu commixta querella,  
 singultusque frequens noctem per saepe diemque  
 corripere adsidue neruos et membra coactans  
 dissoluebat eos, defessos ante, fatigans.  
 nec nimio cuiquam posses ardore tueri  
 corporis in summo summam feruescere partem,  
 sed potius tepidum manibus proponere tactum  
 et simul ulceribus quasi inustis omne rubere  
 corpus, ut est per membra sacer dum diditur ignis.  
 intima pars hominum uero flagrabat ad ossa,  
 flagrabat stomacho flamma ut fornacibus intus.  
 nil adeo posses cuiquam leue tenueque membris  
 uertere in utilitatem, at uentum et frigora semper.  
 in fluuios partim gelidos ardentia morbo  
 membra dabant nudum iacentes corpus in undas.  
 multi praecipites nymphis putealibus alte  
 inciderunt ipso uenientes ore patente:  
 insedabiliter sitis arida corpora mersans  
 aequabat multum paruis umoribus imbrem.  
 nec requies erat ulla mali: defessa iacebant  
 corpora. mussabat tacito medicina timore,  
 quippe patentia cum totiens ardentia morbis  
 lumina uersarent oculorum expertia somno.  
 multaue praeterea mortis tum signa dabantur:  
 perturbata animi mens in maerore metuque,  
 triste supercilium, furiosus uoltus et acer,  
 sollicitae porro plenaeque sonoribus aures,  
 creber spiritus aut ingens raroque coortus,  
 sudorisque madens per collum splendidus umor,  
 tenuia sputa minuta, croci contacta colore  
 salsaque per fauces rauca uix edita tussi.  
 in manibus uero nerui trahere et tremere artus  
 a pedibusque minutatim succedere frigus  
 non dubitabat. item ad supremum denique tempus  
 compressae nares, nasi primoris acumen  
 tenue, cauati oculi, caua tempora, frigida pellis  
 duraque in ore, iacens rictu, frons tenta manebat.  
 nec nimio rigida post artus morte iacebant.  
 octauoque fere candenti lumine solis  
 aut etiam nona reddebant lampade uitam.  
 quorum siquis, ut est, uitarat funera leti,  
 ulceribus taetris et nigra proluuie alui  
 posterius tamen hunc tabes letumque manebat,  
 aut etiam multus capitis cum saepe dolore  
 corruptus sanguis expletis naribus ibat.  
 huc hominis totae uires corpusque fluebat.  
 profluuium porro qui taetri sanguinis acre  
 exierat, tamen in neruos huic morbus et artus  
 ibat et in partis genitalis corporis ipsas.  
 et grauiter partim metuentes limina leti  
 uiuebant ferro priuati parte uirili,*

Puis l'âme perdait toutes ses forces, et le corps tombait en défaillance, déjà au seuil même de la mort. À ces maux intolérables s'ajoutaient une angoisse anxieuse, leur inséparable compagne, et des plaintes mêlées de gémissements. Souvent un hoquet ininterrompu, le jour comme la nuit, secouant de spasmes sans trêve les nerfs et les membres, brisait le patient et mettait le comble à son épuisement.

Du reste chez aucun malade on n'observait que la surface du corps et les parties externes fussent particulièrement chaudes et brûlantes ; elles donnaient plutôt au toucher de la main une sensation de tièdeur. En même temps, couvert d'ulcères semblables à des brûlures, le corps était rouge de partout, comme il arrive quand les membres sont envahis par le feu sacré. Mais la partie interne était embrasée jusqu'aux os ; une flamme brûlait dans l'estomac, comme à l'intérieur d'une forge. Aussi n'était-il point de vêtement si léger et si mince dont on pût faire accepter l'usage aux malades : le vent, la fraîcheur étaient leur unique recherche. Les uns plongeaient dans l'eau glacée des fleuves leurs membres brûlant de fièvre, se jetant tout nus dans leurs ondes. Beaucoup tombèrent, la tête la première, dans l'eau des puits profonds sur lesquels ils se penchaient la bouche ouverte. Incapable de s'apaiser, la soif desséchante qui les poussait à se noyer de liquide ne faisait pas de différence entre une petite gorgée ou une large rasade.

Nul répit dans le mal ; épuisés, les corps gisaient immobiles. Saisie d'une crainte muette la médecine ne savait que balbutier, tandis que le malade tournait sans cesse vers elle ses yeux grands ouverts, enflammés par la fièvre, privés de tout sommeil.

À ce moment, bien d'autres symptômes de mort apparaissaient encore : l'esprit égaré, plongé dans la douleur et dans la crainte, le sourcil farouche, le regard sombre et furieux, les oreilles toujours inquiètes et pleines de bourdonnements, la respiration rapide, ou au contraire forte et lente, le cou baigné d'une sueur luisante, les crachats rares, menus, couleur de safran, et salés, arrachés avec peine du gosier par une toux rauque. Les nerfs des mains se contractaient ; les membres étaient agités de tremblements. Glaçant d'abord les pieds, le froid gagnait peu à peu tout le corps. Enfin, aux heures dernières, les narines étaient amincies, la pointe du nez effilée, les yeux enfoncés, les tempes creuses, la peau du visage froide et dure ; un rictus crispait la bouche, le front demeurait tendu. Puis les membres ne tardaient guère à se raidir dans le froid de la mort. Et le plus souvent au retour de la huitième aurore, ou encore à la neuvième apparition du flambeau du jour, on les voyait rendre l'âme.

Si l'un d'entre eux, comme il arrive, échappait au trépas et aux funérailles, rongé par d'affreux ulcères, épuisé par un noir flux du ventre, un peu plus tard néanmoins, il était attendu par la consommation et la mort. Souvent encore, un flot de sang corrompu, accompagné de maux de tête, jaillissait de ses narines engorgées ; et toutes les forces, toute la substance de l'homme s'écoulaient par cette voie. Et si l'on échappait à cette perte effroyable d'un sang corrompu, la maladie se portait encore dans les nerfs, dans les articulations, et surtout dans les parties génitales. Les uns épouvantés de se voir au seuil de la mort, prolongeaient leur existence en retranchant avec le fer leurs organes sexuels ;

*et manibus sine non nulli pedibusque manebant  
in uita tamen et perdebant lumina partim.  
usque adeo mortis metus iis incesserat acer.  
atque etiam quosdam cepere obliuia rerum  
cunctarum, neque se possent cognoscere ut ipsi.  
multaque humi cum inhumata iacerent corpora supra  
corporibus, tamen alituum genus atque ferarum  
aut procul absiliebat, ut acrem exiret odorem,  
aut, ubi gustarat, languebat morte propinqua.  
nec tamen omnino temere illis solibus ulla  
comparebat auis, nec tristia saecla ferarum  
exibant siluis. languebant pleraque morbo  
et moriebantur. cum primis fida canum uis  
strata uiis animam ponebat in omnibus aegre;  
extorquebat enim uitam uis morbida membris.  
incomitata rapi certabant funera uasta  
nec ratio remedii communis certa dabatur;  
nam quod ali dederat uitalis aeris auras  
uoluere in ore licere et caeli templa tueri,  
hoc aliis erat exitio letumque parabat.  
Illud in his rebus miserandum magnopere unum  
aerumnabile erat, quod ubi se quisque uidebat  
implicitum morbo, morti damnatus ut esset,  
deficiens animo maesto cum corde iacebat,  
funera respectans animam amittebat ibidem.  
quippe etenim nullo cessabant tempore apisci  
ex aliis alios auidi contagia morbi,  
lanigeras tam quam pecudes et bucera saecla,  
idque uel in primis cumulabat funere funus  
nam qui cumque suos fugitabant uisere ad aegros,  
uitai nimium cupidus mortisque timentis  
poenibat paulo post turpi morte malaque,  
desertos, opis expertis, incuria mactans.  
qui fuerant autem praesto, contagibus ibant  
atque labore, pudor quem tum cogebat obire  
blandaue lassorum uox mixta uoce querellae.  
optimus hoc leti genus ergo quisque subibat.*

(lacune)

*inque aliis alium populum sepelire suorum  
certantes; lacrimis lassi luctuque redibant;  
inde bonam partem in lectum maerore dabantur;  
nec poterat quisquam reperiri, quem neque morbus  
nec mors nec luctus temptaret tempore tali.  
Praeterea iam pastor et armentarius omnis  
et robustus item curui moderator aratri  
languebat, penitusque casa contrusa iacebant  
corpora paupertate et morbo dedita morti.  
exanimis pueris super exanimata parentum  
corpora non numquam posses retroque uidere  
matribus et patribus natos super edere uitam.  
nec minimam partem ex agris maeror is in urbem  
confluxit, languens quem contulit agriculturalum  
copia conueniens ex omni morbida parte.*

quelques-uns, sans pieds ni mains, persistaient pourtant à vivre, et d'autres encore qui n'avaient plus d'yeux : tant la crainte aiguë de la mort était entrée en eux ! On en vit même qu'envahit l'oubli de toutes choses, au point qu'ils ne pouvaient se reconnaître eux-mêmes. Malgré l'abondance des cadavres gisant sans sépulture, entassés les uns sur les autres, les oiseaux et les bêtes sauvages s'écartaient loin de cette proie pour fuir l'effroyable infection ; ou bien, après en avoir goûté, ils étaient frappés de langueur et guettés par une mort prochaine. Du reste il n'y avait point d'oiseau qui, durant ces tristes jours, se hasardât à paraître ; et les animaux féroces, accablés, ne sortaient point des forêts. La plupart languissaient dans la souffrance et mouraient. Les chiens surtout, les chiens au cœur fidèle, gisant partout dans les rues, rendaient au milieu des douleurs le souffle et la vie qu'arrachait de leurs membres la violence de la maladie.

C'étaient partout des funérailles, sans cortège et désolées, qui se pressaient à l'envi. Et nul traitement précis pour assurer la guérison commune : tel remède qui avait permis à l'un de continuer à respirer les souffles vivifiants de l'air, à contempler les espaces célestes, hâtait la fin des autres et les vouait à la mort.

Mais dans ce fléau, le plus pitoyable et le plus affligeant encore, c'était qu'à peine le malade se voyait-il envahi par la contagion, que, se croyant déjà condamné à la mort et perdant tout courage, il gisait immobile, le cœur plein de tristesse ; et hanté par l'image de ses funérailles, il rendait l'âme sur place. En effet, à aucun moment la contagion du mal insatiable ne cessait de gagner les uns après les autres, comme des moutons laineux ou des troupeaux de bœufs. Et c'était cela surtout qui accumulait funérailles sur funérailles. Car tous ceux qui évitaient soigneusement de visiter leurs parents malades, étaient bientôt punis de cet amour excessif de la vie, de cette crainte de la mort, par une mort honteuse et misérable, et périssaient abandonnés, privés de secours, victimes à leur tour de leur indifférence. Ceux au contraire qui n'avaient point quitté les leurs, succombaient eux aussi à la contagion et à la fatigue que l'honneur leur faisait un devoir d'affronter, comme aussi les accents suppliants dont les malades entremêlaient leurs plaintes. Ainsi les meilleurs étaient exposés à cette forme de trépas.

(lacune)

pêle-mêle, se hâtant à l'envi d'ensevelir le peuple de leurs morts ; las de pleurer et de gémir, ils s'en retournaient ; puis pour une bonne part, ils s'alitaient sous le coup du chagrin. Et l'on ne pouvait trouver personne, que la maladie, la mort ou le deuil n'éprouvât en un tel moment. En outre, déjà pâtres, gardiens de troupeaux, robustes conducteurs de la charrue recourbée, tous étaient frappés de langueur ; et, entassés au fond de leurs cabanes, gisaient leurs corps immobiles que la pauvreté et la maladie livraient à la mort. Sur des enfants sans vie parfois l'on pouvait voir s'entasser les corps inanimés de leurs parents, et parfois aussi sur leurs pères et leurs mères, des enfants rendre l'âme. Pour une très grande part aussi, ce fut de la campagne que la contagion se répandit dans la ville, apportée par la foule des villageois que la maladie y faisait affluer de toutes parts.

omnia complebant loca tectaue quo magis aestu,  
 confertos ita aceruatim mors accumulabat.  
 multa siti prostrata uiam per proque uoluta  
 corpora silanos ad aquarum strata iacebant  
 interclusa anima nimia ab dulcedine aquarum,  
 multaque per populi passim loca prompta uiasque  
 languida semanimo cum corpore membra uideres  
 horrida paedore et pannis cooperta perire,  
 corporis inluuie, pelli super ossibus una,  
 ulceribus taetris prope iam sordeque sepulta.  
 omnia denique sancta deum delubra repletur  
 corporibus mors exanimis onerataque passim  
 cuncta cadaueribus caelestum templa manebant,  
 hospitibus loca quae complebant aedituentes.  
 nec iam religio diuom nec numina magni  
 pendebantur enim: praesens dolor exsuperabat.  
 nec mos ille sepulturae remanebat in urbe,  
 quo prius hic populus semper consuerat humari;  
 perturbatus enim totus trepidabat et unus  
 quisque suum pro re {cognatum} maestus humabat.  
 multaque {res} subita et paupertas horrida suasit;  
 namque suos consanguineos aliena rogorum  
 insuper extracta ingenti clamore locabant  
 subdebantque faces, multo cum sanguine saepe  
 rixantes, potius quam corpora desererentur.

Ils remplissaient tous les lieux, tous les édifices publics ; aussi l'épidémie, trouvant dans leurs rangs pressés une proie plus facile, entassait leurs cadavres par monceaux. Un grand nombre, tombant de soif dans les rues, roulaient soudain sur le sol et jonchaient les abords des fontaines publiques, suffoqués par l'excès de la douce boisson. Un grand nombre aussi, répandus parmi les endroits ouverts au peuple et dans les rues, accablés, à demi morts, offraient en spectacle leurs corps souillés d'ordure, couverts de haillons, et succombaient dans cette affreuse saleté. Sur leurs os, il ne restait que la peau, déjà presque tout entière ensevelie sous d'affreux ulcères et sous une couche de crasse.

Il n'est pas jusqu'aux sanctuaires des dieux que la mort n'eût fini par combler de corps sans vie ; et partout les temples des habitants du ciel demeuraient encombrés des cadavres de tous les hôtes dont leurs gardiens les avaient remplis. Car ni la religion, ni les puissances divines ne pesaient guère en un tel moment ; la douleur présente était bien plus forte. On ne voyait plus subsister dans la ville les rites funèbres que ce peuple pieux avait jusqu'alors pratiqués pour l'inhumation de ses morts. Les citoyens éperdus s'agitaient en désordre, et chacun, le cœur serré, enterrait les siens au gré des circonstances. Mainte horreur s'accomplit, que la nécessité de l'heure et la pauvreté conseillèrent. Et l'on en vit qui, sur des bûchers dressés pour d'autres, plaçaient à grands cris les corps de leurs proches, et en approchaient la torche enflammée, soutenant des luttes sanglantes plutôt que d'abandonner leurs cadavres.